

# NINA ALEXANDROVNA SIDOROVA

## (1910-1961)

Moins de deux mois après ce colloque où elle ne cachait pas sa joie d'accueillir des collègues de cette France qui tenait une si grande place dans son travail et dans son cœur <sup>1</sup>, disparaissait brutalement à Moscou, le 30 novembre 1961, Nina Alexandrovna Sidorova, qui dirigeait les études d'histoire médiévale à l'Université et à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Moscou.

C'est après la dernière guerre mondiale que nous apprîmes l'existence de cette historienne soviétique adonnée à l'histoire française, comme plusieurs de ses collègues que nous connaissons et aimons, telles MMmes Zelubovskaja et Liublinskaja.

Nina Sidorova appartenait aux couches sociales à qui la Révolution avait ouvert le chemin des études supérieures : elle était fille de maître d'école, née en 1910 au village de Kraskovo, dans la région de Moscou, et nous aimions revoir son beau visage de paysanne russe.

Elle accomplit sa formation scientifique entre 1930 et 1940 à l'Institut pédagogique de Moscou, au Musée de l'Institut du marxisme-léninisme et au Musée Central Lénine. Comme pour la plupart des historiens de sa génération, les problèmes idéologiques la retinrent d'abord, et elle garda jusqu'à sa mort le souci d'appliquer à des cas concrets une stricte méthode marxiste. Mais si elle avait dès l'abord choisi l'histoire française comme champ d'étude, elle devait s'y enfoncer peu à peu dans le temps — comme à la recherche de sources sans cesse reculées.

Ses premiers travaux (1935-1936) étaient consacrés à la Commune. L'histoire économique de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle l'attira ensuite et elle lui consacra en 1940 sa thèse de candidat ès sciences historiques <sup>2</sup>. Son enseignement — aux Écoles Supérieures de Moscou et de Kazan, puis à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et à l'Université de Moscou — l'amena au domaine où ses intérêts scienti-

1. Elle était membre du Bureau Central de l'Association U.R.S.S.-France.

2. *L'industrie agricole en Champagne à la veille de la Révolution de 1789*, publiée en 1941.

fiques et intellectuels trouvèrent enfin de quoi s'épanouir pleinement : l'histoire des idées médiévales.

Sa thèse de doctorat de 1949 devint en 1953 ces « Essais sur l'histoire de la culture urbaine en France aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles » — son livre capital, bientôt connu en France et en Occident malgré l'obstacle linguistique. Elle vint alors à Paris, y revint, devint pour les médiévistes français un lien avec l'histoire médiévale soviétique et pour plusieurs d'entre nous une amie, aujourd'hui trop tôt partie.

Sa position officielle lui permit de jouer un rôle de premier plan dans la préparation, la rédaction et l'édition de grands monuments récents de la science historique soviétique, tel le tome III de l'Histoire Universelle (1957) où, par delà sa spécialisation personnelle, elle contribua à donner à cet ouvrage, qu'elle vint présenter à la VI<sup>e</sup> Section de l'École des Hautes Études, ses larges horizons, véritablement mondiaux.

Mais la France intellectuelle du Moyen Age demeurait sa passion propre. Elle avait assuré (avec V. A. Sokolov) une belle édition d'une traduction russe de l'*Historia Calamitatum* d'Abélard, préparait une traduction semblable du Roman de la Rose, et, avec ses étudiants de Moscou, s'attachait à la Faculté des Arts parisienne au XIII<sup>e</sup> siècle, au milieu sigérien, à Guillaume de Saint-Amour. Elle rejoignait les préoccupations de plusieurs d'entre nous et nous attendions de ses recherches d'utiles confrontations.

Pressée de tracer les grandes lignes d'une méthode qui expliquerait l'histoire intellectuelle par son contexte total — et d'abord économique et social — elle allait aux larges perspectives, aux hypothèses d'ensemble, appelant ainsi la controverse, soit sur ces principes, soit sur tel problème particulier où les détails et les nuances lui paraissaient secondaires pour son travail de pionnière.

Dans la vivante revue *Le Moyen Age*, dont elle était le rédacteur-adjoint, elle abordait aussi bien le problème de la culture urbaine médiévale, en marge de sa thèse (1952), que celui des mouvements hérétiques des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles (1953), ou plus largement les aspects de l'histoire de la France médiévale dans la science historique soviétique (1960). Désireuse de faire connaître ses travaux, ceux de ses collègues et de ses élèves en France et en Occident, où on la retrouvait dans les grands congrès internationaux, elle publiait des articles en français dans la *Revue de l'Histoire de la Culture Mondiale* (1961) et dans les *Cahiers d'Histoire Mondiale* où son essai sur « Abélard et son époque » (t. IV, 1958, pp. 541-552) suscita une féconde polémique<sup>1</sup>. Son souci de ren-

1. Dans les volumes V et VI des *Cahiers d'Histoire Mondiale* (1959 et 1960), et tout récemment dans l'article de M. de Gandillac : « Sur quelques interprétations récentes d'Abélard » (*Cahiers de Civilisation Médiévale*, 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3, juillet-septembre 1961).

contrer, d'informer, de confronter, l'avait amenée tout naturellement aux *Annales* où elle présentait l'état des recherches et des publications de la science historique médiévale en U.R.S.S. Elle nous confiait à Moscou, quelques semaines avant sa mort, combien cette tâche lui tenait à cœur. Elle s'apprêtait à la continuer et à la développer avec conscience et passion.

Le meilleur hommage à adresser à sa mémoire sera de poursuivre et d'étendre ces contacts. Les *Annales* y sont prêtes. Elles l'attendent des successeurs et des élèves de Nina Alexandrovna Sidorova.

JACQUES LE GOFF.  
*École des Hautes Études.*